



La place de la répétition dans la sémiotique hjelmslevienne*

Carolina Lindenberg Lemos**

Résumé: L'étude proposée ici s'insère dans une investigation plus large qui cherche à établir les conditions formelles pour l'insertion de la répétition dans le cadre de recherche de la sémiotique. Un premier pas dans le sens de cette intégration se base dans l'attribution de la place de la répétition dans la sémiotique hjelmslevienne. Pour ce faire, nous avons entrepris d'abord un examen des notions de sémiotique et de texte chez Hjelmslev (et selon l'interprétation que leur a accordée Sémir Badir) afin de situer la discussion par rapport aux niveaux hiérarchiques avancés par le linguiste danois. Nous avons ensuite repris la notion de dépendance pour définir l'identité, qui est au centre des éléments répétitifs, ce qui nous a permis de nous débarrasser de tous traits matériels normalement associés à la notion d'identité dans le sens courant. Dans la suite, nous examinons la possibilité de concevoir l'identification en tant qu'opération syntagmatique. Nous montrons ainsi la manière par laquelle ces deux parcours – de la définition de l'identité et de la conception de l'identification – permettent de conclure que la répétition se fait présente dans le texte quoique en dépendance stricte des catégories de la langue.

Mots-clés: répétition, identification, dépendance, langue, texte

1 Introduction

D'un point de vue sémiotique, c'est-à-dire d'une théorie de la signification, le phénomène de la répétition semble très vaste. Si nous faisons un pas de côté et que nous dirigeons notre regard sur le monde de façon plus naïve en cherchant à tirer sens des choses mêmes, nous constatons que la répétition est partout : dans le carrelage de ma salle de bain pendant que je me brosse les dents ; dans les lignes de mon carnet où je gribouille mes idées ; dans le bruit des touches de l'ordinateur qui transcrivent quelques phrases plus

ou moins ordonnées. Même si nous considérons seulement la composante verbale, nous répétons des sons isolés, des syllabes, des mots, des phrases, mais également les sens. Nous paraphrasons constamment. Nous répétons une même structure syntactique et nous en modifions les mots. Si le monde de ce que nous ressentons comme répétition est vaste au point d'aller au-delà de la réitération sonore ou lexicale, si nous percevons également les récurrences de sens et de structures syntactiques, toute ressemblance semble porter en elle une répétition. En ce sens, l'organisation syntagmatique et paradigmatique d'un système sémiotique

*. DOI: <http://dx.doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2017.140733>

** Carolina Lindenberg Lemos est enseignant-chercheur à l'Université Fédéral du Céara (UFC - Brésil) depuis 2017. Entre 2015 et 2016, elle a été enseignante à l'Université de São Paulo (USP - Brésil), où elle a aussi fait un stage de post-doctorat en historiographie de la sémiotique. Depuis 2015, elle est présidente de l'AJCS (Association des Jeunes Chercheurs en Sémiotique). Elle est membre du SemioCE - Groupe d'Étude Sémiotique du Céara, éditeur de la rubrique « Chroniques » de la revue *Signata : Annales de sémiotique* (depuis 2016) et coordinateur du Forum d'Actualisation en Recherches Sémiotiques de l'USP pour l'année 2017. Ses recherches portent sur la théorie sémiotique et la structure linguistique, aussi bien que l'historiographie de la linguistique. Parmi ses publications : « Semissimbolismo e as Categorias Tensivas Subjacentes », *Gragoatá* (UFF), v. 21/2016 ; « A escala e a medida. A criação de ponto de vista em dois poemas de Prosas seguidas de Odes mínimas, de José Paulo Paes », *Letras de Hoje*, v. 51 ; « Répétition, isotopie et tensivité », *Actes Sémiotiques*, v. 115/2012. Adresse électronique: { carolina.lemos@gmail.com }.

se trouve elle-même impliquée dans ce mécanisme, dès lors qu'il paraît être fondé dans les identités qui s'ajoutent aux différences. Si large est le phénomène qu'il est légitime de se demander comment limiter cet objet. Où le recouper ? Où l'arrêter ? Ou encore, par où commencer ?

Madeleine Frédéric (1985, pp. 237-238) enquête à propos du problème du niveau de pertinence : la répétition, en tant que fait du langage, est-elle ancrée au niveau de la langue ou celui du discours ? Pour l'auteure, la répétition appartient au niveau du discours, vu qu'elle la définit comme une « réapparition à l'intérieur d'un énoncé ». Sa conclusion nous semble toutefois peu éclairante, car la définition comme la distinction entre énoncé et discours ne sont pas clairement établies. Quels indices Frédéric mobilise-t-elle pour affirmer que la répétition fait partie de l'énoncé ? D'une part, la répétition semble être présente dans la surface textuelle. Pourtant l'auteure pointe des cas de répétitions de sens qui se manifestent à travers différents éléments de l'expression. D'autre part, l'auteure mentionne des répétitions utilisant les données de la langue, les paradigmes, mais qui ont encore besoin d'être reprises dans le même syntagme pour qu'elles puissent être proprement comprises comme répétitions.¹ Quelques relations de niveaux se font entrevoir dans ces observations (syntagme *vs.* paradigme ; langue *vs.* discours *vs.* énoncé) et une investigation plus profonde mérite d'être entreprise afin de délimiter le phénomène.

Nous développerons ainsi la définition de sémiotique, ainsi que celle de ses composantes. À partir de là, et d'une investigation sur la notion d'identité, nous pourrions décider avec plus de propriétés en main à quel niveau de la sémiose se situe la répétition. Cette étude constituera une première étape dans la délimitation du vaste phénomène de la répétition.

2 Sémiotique

Dans le cadre de la glossématique de Louis Hjelmslev, ce ne sont pas langue et discours qui sont opposés, mais langue et texte. Le texte est la syntagmatique d'une *sémiotique* dénotative (Hjelmslev, 2010[1975], Déf. 39). Le sens de cette définition deviendra plus clair au fur et à mesure de la discussion, mais ce qui est important de souligner dès à présent est que la compréhension de la notion de texte est dépendante d'une définition de ce qu'on comprend par sémiotique. Le même peut être dit de la langue, qui est la *pa-*

radigmatique d'une sémiotique dénotative (Hjelmslev, 2010[1975], Déf. 38). Pour mener la discussion, nous reprendrons brièvement les commentaires et l'interprétation de la théorie hjelmslevienne mis en avant par Sémir Badir (2014, pp. 81-189) dans son livre *Épistémologie sémiotique*.

La sémiotique est, avant tout, une analyse. Au delà de l'observation conventionnelle que l'analyse est à la base de notre connaissance des objets sémiotiques, cette déclaration est une prise de position épistémologique. L'analyse n'est pas un simple moyen d'aborder l'objet, mais ce qui le fonde en tant que tel.² Elle peut être syntagmatique ou paradigmatique, selon la fonction en cause. Hjelmslev postule une exigence d'uniformité des dépendances : si on part d'une analyse syntagmatique, celle-ci sera la fonction repérée dans toute la dérivation. Cette même exclusivité se vérifie dans le cas de l'analyse paradigmatique.

En revanche, la sémiotique n'est pas seulement une analyse simple (Classe = composante 1 + composante 2), mais une analyse continue (voir Figure 1 et 2). Autrement dit, les composantes de la première analyse sont encore soumises à l'analyse et ainsi de suite.

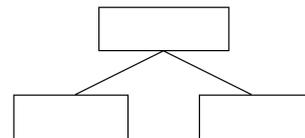


FIGURE 1 – Représentation d'une analyse simple

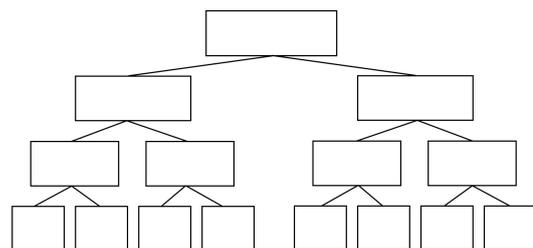


FIGURE 2 – Représentation d'une analyse continue

Voilà l'importance d'affirmer que les deux fonctions

1. L'homonymie, la polysémie et la paronymie sont, selon Frédéric (1985, p. 237-238), des exemples de paradigmes qui doivent être repris dans un même syntagme. L'auteure reprend l'exemple des paradigmes de Ferdinand de Saussure sur l'enseignement : « le premier paradigme (*enseignement, enseigner, enseignants...*) fournit les éléments de la répétition paronymique à lien sémantique et étymologique, le deuxième (*enseignement, instruction, apprentissage, éducation...*) ceux de la répétition fondée sur la superposition sémantique et ceux de la répétition synonymique... »

2. Le caractère « fondateur » de l'analyse sera exploré plus avant dans la discussion sur la conception de texte ci-dessous.

ne peuvent pas se mélanger. L'analyse est l'appréhension d'un objet par la dépendance que les autres objets (les composantes) établissent avec le premier (qui, à travers l'analyse, devient une classe).³ En d'autres mots, une fois que l'objet à décrire est visé, un nouvel objet est obtenu. Cet objet peut être encore soumis à l'analyse et créer d'autres nouveaux objets et ainsi de suite jusqu'aux éléments minimaux : limite où une analyse successive ne sera plus possible (Hjelmslev, 1971 [1943], pp. 19 et 123-128). Après la description du premier objet, toutes les nouvelles dépendances qui sont établies entre les objets décrits aux niveaux plus bas doivent garder une homogénéité par rapport à la première description, c'est-à-dire que la fonction de départ doit être préservée. En le faisant, l'analyse crée soit une syntagmatique, soit une paradigmaticque.

À cause de cette relation « descendante », où la description d'un objet produit des nouveaux objets, qui seront à leur tour soumis à de nouvelles analyses et ainsi de suite, l'analyse continue constitue une hiérarchie et une direction. La sémiotique est ainsi une analyse, une hiérarchie et un « chemin » linéaire de dépendances uniformes.⁴ Ces aspects ne rendent compte que du caractère « vertical » et dirigé de la sémiotique : celui qui va de la substance à la forme. Autrement dit, à chaque étape de l'analyse, on extrait la forme qui sous-tend la substance. Les objets récoltés à travers l'analyse sont des substances, qui peuvent potentiellement être encore analysées, ce qui les convertit dans la forme de nouvelles substances.

Ce caractère vertical, qui a à voir avec la description (ou le découpage) de l'objet et avec la constitution d'une hiérarchie, n'est pas suffisant pour définir une sémiotique. Celle-ci dépend aussi de la notion de mutation (voir Figure 3). La mutation ne sert pas à décrire un objet mais à spécifier une hiérarchie, c'est-à-dire à établir une connexion horizontale entre les fonctions qui ont été établies dans la description des objets.

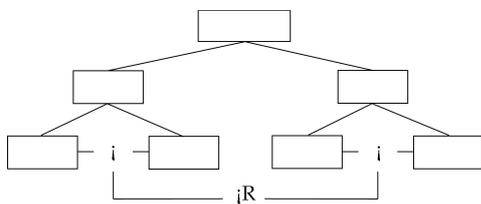


FIGURE 3 – Représentation d'une mutation

La mutation est donc une fonction (j) entre dérivés d'une même classe, mais qui établit une relation (R) avec une autre fonction (j) entre dérivés d'une autre classe.⁵ Dans le cas d'une dérivation syntagmatique, la mutation s'appelle *permutation*, ou fonction entre les parties d'une chaîne (fonction et... et). Dans une dérivation paradigmaticque, elle est appelée *commutation*, ou fonction entre composantes d'un paradigme (fonction ou... ou). La pertinence de ce mécanisme pour la détermination d'une sémiotique peut se faire sentir à travers un exemple de commutation entre phonèmes.

Il a été dit que la dépendance entre objets produits par l'analyse les organise en classes. Dans l'analyse paradigmaticque, les classes seront les paradigmes. La preuve de la commutation rend la nature ou la substance des traits qui les réunit non pertinente pour l'analyse, dès lors que la commutation est une analyse « aveugle ». Dit d'une autre manière, pour l'identification d'une invariante,⁶ il arrive qu'un changement dans le plan de l'expression (une classe) correspond à un changement dans le plan du contenu (une autre classe), mais les traits physiques ou articulatoires et les traits de sens qui varient ne sont pas pertinents pour arriver à la conclusion que ces éléments sont des invariants et, donc, qu'ils font partie d'une classe. Ce qui importe est seulement le fait que la variation dans un plan crée la variation dans l'autre plan de façon régulière. Prenons un exemple d'identification de phonèmes. Le changement de *p* et *b* dans « patte » et « batte » produit un changement de contenu de 'patte' pour 'batte'.⁷ Cependant, l'altération des mêmes éléments d'expression dans « palais » et « balais » produit également un changement du contenu, mais ce sont des sens distincts de la première paire. Si, dans le premier échange entre « p » et « b », on constate le changement de « chacun des membres ou appendices pairs et articulés qui prennent appui sur le sol et soutiennent le corps » (patte) vers « instrument servant à frapper et renvoyer la balle » (batte), dans le deuxième échange des mêmes « p » et « b », le contenu va de « vaste demeure luxueuse d'un personnage important » (palais) à « ustensile de ménage servant au nettoyage, composé d'un long manche auquel est fixé un faisceau de brindilles, de feuilles ou plus généralement une brosse » (balais). Ainsi, la différence de contenu entre 'patte' et 'batte' n'est pas analogue à la différence entre 'palais' et 'balais'. Ce qui est constant est la relation entre ces corrélations, c'est-à-dire un échange entre *p*

3. Les classes sont, strictement parlant, l'objet même de l'analyse. Ces objets sont, en suite, analysés en composantes. Voir Hjelmslev (1971 [1943], pp. 44-48 et 2010[1975]) pour les définitions d'analyse, classe et composante.

4. Les dépendances sont uniformes. Cela veut dire que si les composantes *a* et *b* sont dérivées de l'analyse d'une classe *X*, elles ne sont dépendantes que de cette classe. Elles n'établissent pas une dépendance d'une autre classe *Y*. Si une composante dépendait en même temps de deux classes, on n'aurait pas une analyse mais une fragmentation. Pour une discussion du caractère uniforme de la dépendance - central à la définition d'une sémiotique et donc aussi d'une langue - voir Badir (2014, pp. 102-106).

5. Il est à noter que les dérivés, ainsi comme les classes, doivent être au même niveau de la dérivation. Voir la Figure 3 ci-dessus.

6. L'invariante est le résultat d'une analyse par commutation (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 167 - Déf. 63).

7. Nous avons utilisé ici la même convention que Badir (2014) : *expression*, 'contenu' et « manifestation ».

et *b* correspondant à un changement dans le contenu non déterminé par les sons eux-mêmes. C'est ce fait qui garantit que *p* et *b* font partie du paradigme des phonèmes du français et pas, par exemple, le fait qu'il y a eu une altération de sonorité.

Par ailleurs, la sonorité en français peut apparaître dans les questions de neutralisation, comme la prononciation des occlusives en position de coda dans les mots *subversion* et *subtil*. Dans le premier cas, le *b* est prononcé « b », dans le deuxième, « p », en fonction du manque de sonorité de la consonne suivante (t). Vu que ce n'est pas le trait de sonorité en soi mais la possibilité de commutation qui détermine les phonèmes, les éléments *p* et *b* intègrent toujours le paradigme des phonèmes de la langue. Il s'agit juste d'un cas de neutralisation ou syncrétisme. En réalité, c'est exactement parce que le *p* et le *b* appartiennent à la même classe qu'ils peuvent entrer dans un syncrétisme, une fois que le syncrétisme est précisément le résultat d'une mutation suspendue (Hjelmslev, 1971 [1943], pp. 113-119) – dans ce cas, une commutation suspendue.

La preuve de la commutation dans la théorie hjelmslevienne n'est pas grandement différente de la manière dont elle est comprise dans la linguistique de fond structuraliste en général. Ce qui intéresse dans cette discussion est, tout d'abord, que la commutation a un corrélat dans la syntagmatique, qui est la permutation. Cette caractéristique rend la mutation généralisable aux deux fonctions de la langue (paradigmatique et syntagmatique). Un autre facteur important est que, parce que c'est une relation « aveugle », l'immanence de la théorie est garantie sans recourir à la substance ou à la matière. Selon Hjelmslev (1971 [1943], p. 123) :

La procédure est purement formelle, en ce sens qu'elle considère les unités de la langue comme composées d'un certain nombre de figures auxquelles s'appliquent certaines règles de transformation précises. Ces règles sont établies sans considérer la substance dans laquelle les figures et les unités se manifestent.

Finalement, en contraste avec la dérivation hiérarchique, la mutation a pour caractéristique une absence de direction, dès lors qu'elle est toujours mutuelle. Il s'agit d'une relation entre des composantes de l'expression et des composantes du contenu et *vice versa*. La mutation établit une proportion : *a* est à *b* comme *a'* est à *b'*, où *a* et *b* sont des éléments – par exemple –

de l'expression et *a'* et *b'*, du contenu. L'aspect mutuel de la mutation fait que l'ordre ne soit pas important, à condition que la proportion soit assurée. La conséquence essentielle de cette dernière caractéristique est que la mutation, une fois établie entre les dérivés des deux premières composantes de l'analyse (l'expression et le contenu), qui se trouvent dans le même niveau hiérarchique, confère à la sémiotique son caractère horizontal.

Alors, pour la définition d'une sémiotique, il est nécessaire d'établir la description d'un objet à travers une hiérarchie de dépendances uniformes (caractère vertical), mais aussi qu'une proportion dans la forme d'une mutation mutuelle (caractère horizontal) soit vérifiée. Les dépendances sont responsables par une progression et une direction de la dérivation, non seulement dans le sens où elles révèlent les formes sous-jacentes aux substances, mais pour engendrer, d'une substance à décrire, tous les objets issus de l'analyse de l'objet ciblé. La progression et la direction confèrent un caractère dynamique et tensif à la dérivation. Par ailleurs, la mutation apporte la proportion et soutient la structure, vu que son rôle consiste à faire de l'expression et du contenu une relation, c'est-à-dire, un rapport parfaitement formel.



Il nous reste encore une dernière question à aborder pour clore la définition de la sémiotique. Il a été dit plus haut que l'analyse est soit syntagmatique soit paradigmatique mais qu'elle doit toujours être homogène, ce qui signifie qu'elle ne peut pas être en même temps l'une et l'autre, ni en alternance l'une après l'autre. Dans ces conditions, comment est-il possible de rendre compte du fait que les deux analyses font partie de la dérivation d'une même sémiotique ? Comment est-il possible de les combiner si la combinaison est interdite par l'exigence d'homogénéité ? Toujours en accord avec l'argumentation de Badir (2014, pp. 121 et suiv.), la réponse repose sur la formulation d'« analyse ultérieure » qui fait partie de la définition de sémiotique.⁸ Selon le sémioticien belge, cette analyse ultérieure n'a pas à voir avec la continuation d'une même analyse à l'intérieur d'une hiérarchie unique (voir Figure 4) :

8. « Une sémiotique (symbole : $\gamma^o g^o$) est une hiérarchie dont chacune des composantes admet une *analyse ultérieure* en classes définies par relation mutuelle, de telle sorte que chacune de ces classes admette une analyse en dérivés définis par mutation mutuelle. » (Hjelmslev, 2010[1975], Déf. 24 – c'est nous qui soulignons)

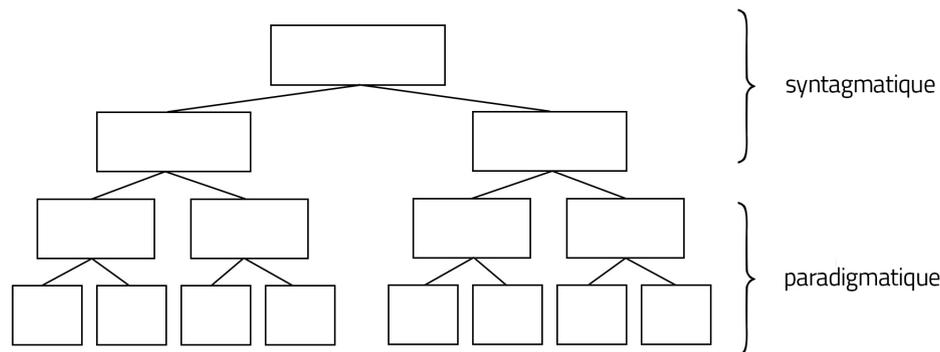


FIGURE 4 – Représentation d’une analyse non-homogène

Il s’agit ici d’une analyse continue qui contient deux fonctions distinctes. Le début d’une dérivation syntagmatique qui se transforme en paradigmatique par la suite serait une analyse non homogène, ce qui va contre les principes établis par Hjelmslev. Le caractère *ultérieur* peut, au contraire, être interprété comme une nouvelle hiérarchie, distincte de la première. Nous avons, finalement, une nouvelle hiérarchie paradigmatique qui est logiquement postérieure à la syntagmatique, et pas la continuation de celle-ci (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 128).

Il reste cependant à éclaircir comment rendre compte de cette jonction entre syntagmatique et paradigmatique. Le passage suivant des *Prolégomènes à une théorie du langage* nous fournit une piste :

Le facteur particulier qui caractérise la dépendance entre la totalité et les parties, qui la différencie d’une dépendance entre la totalité et d’autres totalités et fait que les objets découverts (les parties) peuvent être considérés comme intérieurs et non extérieurs à la totalité (c’est-à-dire, au texte), semble être l’*homogénéité* de la dépendance (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 43).

Ce passage semble traiter, encore une fois, de l’exigence de l’homogénéité déjà vu ci-dessus, mais il introduit quelque chose d’important. Si l’homogénéité de la dépendance est ce qui garantit qu’on traite des parties et des totalités, nous pouvons conclure que cette exigence n’est pas obligatoire dans une relation entre totalités. Cela nous permet de comprendre la rencontre entre paradigmatique et syntagmatique en tant qu’une réunion de deux totalités. Il nous reste seulement à trouver le mécanisme qui permet d’associer les totalités.

Pour cela, il est possible de faire appel au concept de *complexe d’analyses*. Celui-ci est défini en tant que classe d’analyses, c’est-à-dire une classe qui rassemble deux (ou plusieurs) analyses qui peuvent être

distinctes entre elles, même si elles gardent l’homogénéité dans leurs dérivations propres. Chaque analyse dans l’intérieur du complexe permet une seule dépendance entre ses composantes : une hiérarchie de relations (un procès) ou une hiérarchie de corrélations (un système). Le complexe lui-même, par contre, peut contenir l’une et l’autre hiérarchie.

Une sémiotique est, dans ces termes, un complexe d’analyses, où le procès sémiotique est la syntagmatique et le système sémiotique est la paradigmatique. De cette manière, il est possible de coordonner ces deux niveaux et rendre compte du fait que l’analyse du texte et l’analyse de la langue (la syntagmatique et la paradigmatique, respectivement) visent toutes les deux le même objet. Cet objet ciblé par les deux analyses reçoit aussi le nom de texte. Ainsi, dans la théorie hjelmslevienne, texte est aussi bien l’objet à décrire que le résultat de l’analyse syntagmatique, ce qui explique le caractère ambigu de cette notion.



Cette dernière question a permis de compléter les aspects définissant la sémiotique. Selon Badir (2014, p. 125), la sémiotique est une *hiérarchie* dont les plans maintiennent une *relation mutuelle* en fonction des proportions établies entre ses dérivés. Mais elle est aussi le complexe de deux analyses continues – la *syntagmatique* et la *paradigmatique* – toutes les deux partant d’une première division en deux plans : l’expression et le contenu. Afin d’illustrer ces relations et sans oublier le caractère séquentiel qui existe entre la syntagmatique et la paradigmatique, Badir (2014, p. 130) propose une représentation opérationnelle de la sémiotique (voir Figure 5) :

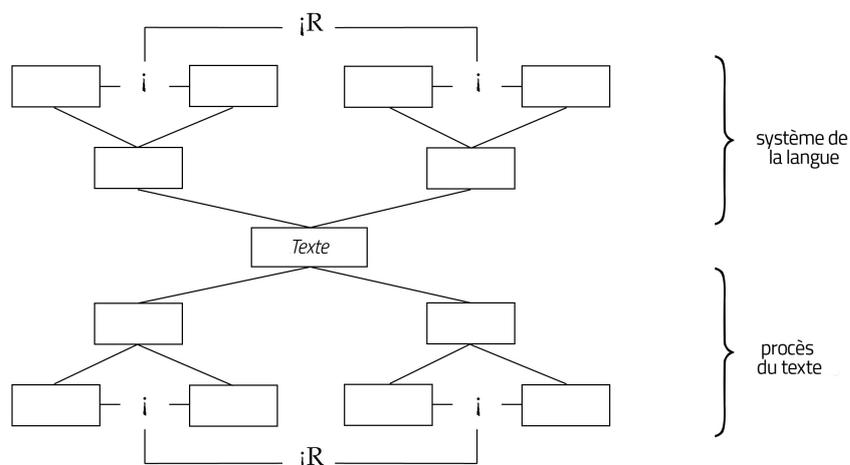


FIGURE 5 – Représentation opérationnelle d'une sémiotique

2.1 La définition de texte

La définition de la sémiotique nous a amenée à au moins deux notions de texte : l'objet initial de l'analyse et la résultante de l'analyse syntagmatique. Il faut rendre compte de ces deux acceptions, et de leur articulation, aussi bien que de la notion de texte selon le sens commun (Badir, 2012) : approximativement le texte en tant que domaine et les textes comme empirie. On ne peut pas séparer *a priori* le texte des moyens de sa connaissance : l'étude du texte se fait à travers les textes. Nous sommes plongée dans un jeu de miroirs métalinguistiques et donc confrontée à une totalité absolue, dont les constituants peuvent être manifestés « à n'importe quel propos, par n'importe quelle matière et pour n'importe quel sens » (Badir, 2014, p. 153). Ce texte idéal est susceptible de manifester non seulement n'importe quel élément, mais tout élément. En d'autres termes, nous traitons ici de propos, matières et sens avant même de pouvoir les distinguer en tant que tels. La possibilité de manifestation de tous les sens détermine aussi une extension indéfinie.

2.1.1 Universel, général, particulier

L'extension indéfinie et l'expression infinie confèrent à cet objet un caractère universel. Dans une formulation quelque peu circulaire, la définition d'une opération universelle est qu'elle s'applique à tout et n'importe quel objet. Si l'universalité attribue une place épistémologique au texte, elle ne dit pas beaucoup à propos de sa spécification. D'autre part, le texte peut être généralisé : « Si un objet admet univoquement une solution, et si un autre objet admet équivoquement la même solution, alors la solution est généralisée et appliquée à l'objet équivoque. » (Hjelmslev, 1971 [1943], p.

90). Il faut remarquer que, dans ce principe de généralisation, on ne traite pas d'une universalité englobante mais plutôt non délimitée. Il s'agit à ce moment de reconnaître les objets qui, compte tenu des circonstances, peuvent subir la même opération. C'est le cas du texte généralisé : dans cette acception, le texte est n'importe quel objet qui puisse subir une dérivation syntagmatique. Ainsi, outre un élément totalisant et absolument indéfini (le texte en tant qu'universalité), il est aussi la réunion de tous les objets particuliers, réels ou potentiels. Pour finir, pour qu'il soit *un* texte, c'est-à-dire, un objet particulier, il faut qu'il soit possible de le décrire en tant que possédant telle ou telle caractéristique spécifique (Badir, 2014, p. 153). On ne peut pas examiner un objet qui soit doté de toutes caractéristiques possibles.

En d'autres termes, avant la première analyse, il est impossible de dire quoi que ce soit d'un élément empirique quelconque. L'idée qu'un donné réel soit une séquence de constituants qui a du sens, ou encore, qu'il s'agisse d'un texte, n'est autre chose qu'une supposition. Mais cette supposition même prend son départ depuis une place théorique où des chaînes de constituants qui font sens sont possibles. Par conséquent, en postulant ce texte universel (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 21-22), Hjelmslev crée une place épistémologique qui rend possible la considération et l'analyse d'objets qui peuvent se confirmer en tant que textes (car nous ne connaissons leur vrai statut qu'après l'analyse), en même temps qu'il les constitue en tant qu'objet de connaissance.

Cette conception épistémologique du texte crée deux mouvements inverses. D'un côté, elle agrandit le champ de la théorie du langage au-delà de la langue, vu qu'il s'agit d'objets sémiotiques et non seulement linguistiques. D'un autre côté, elle permet la restriction

du champ d'étude en écartant ce qui est nécessaire de ce qui est accessoire : elle sépare la forme de la substance (Badir, 2014, p. 155).

Le processus de spécification du texte universel prend le trajet suivant : l'appréhension de cet objet universel et, pour le moment, homogène⁹ se réalise à travers l'analyse, dès lors que l'analyse, en tant qu'opération universelle, est adéquate à tout et n'importe quel objet (Badir, 2014, p. 157). Si l'analyse est réussie, ce texte universel devient à l'égard de l'analyste un objet général : il sera la classe qui subsume les textes particuliers. Une autre conséquence du succès de l'analyse est que cet objet entre en relation avec les autres objets particuliers, par les relations de dépendance homogène discutées plus haut. Dit autrement, en constituant les objets particuliers, dont le texte est la classe, il devient un objet général. L'analyse dote cet objet d'altérité, d'hétérogénéité et de dénombrabilité : il se multiplie en instances individuelles qui se laissent compter (Badir, 2014, p. 157-158).

On voit ainsi un changement dans le statut du texte universel. D'indéterminé, il devient objet de connaissance, dans le sens où il est l'objet (général) qui détermine les textes particuliers. En même temps, le texte général est distinct de ses constituants précisément parce qu'il les détermine (Badir, 2014, p. 163). Ainsi, le texte n'est plus seulement une totalité absolue et non analysée, car il a acquis ces autres configurations et ne joue pas un seul rôle mais englobe trois instances : l'universel, le général et le particulier.

2.1.2 Forme, substance et matière

L'analyse réalise une opération de tri. D'un côté, les constituants sont divisés. De l'autre, il y a une réduction à une de ses parties, vu qu'on sépare la forme du reste non analysé (Badir, 2012, p. 17). Le texte appréhendé par l'analyse n'est plus de la simple matière, c'est-à-dire le sens avant toute détermination,¹⁰ et il sera désigné par Hjelmslev (1971 [1943], pp. 65-79) comme substance. Ainsi, à chaque étape de l'analyse, une forme est obtenue, laquelle se révèle précisément dans les constituants appréhendés, et un « reste ». Ce reste, une fois défini en relation à la forme appréhendée, sera tenu pour substance.

Les constituants sont donc le produit d'une division, d'une délimitation, d'une qualification. Ils sont le résultat à proprement parler de l'analyse. La substance configure encore une fois un texte, toujours susceptible d'une nouvelle analyse. Toujours divisible, délimitable, qualifiable, la substance reste invariable-

ment dans le domaine du possible (Badir, 2014, pp. 163-164).

Le texte en tant que matière ne peut être appréhendé que par la réflexion épistémologique. Il s'oppose à tout texte en tant que substance. L'analyse retire ainsi du texte matière une forme et un reste, sa substance. C'est ce reste, cette substance, la seule empirie possible. Le texte empirique brut n'est pas plausible dans le système immanent hjelmslevien. Ce n'est que le texte soumis à l'analyse qui peut attester de son empiricité.

Une fois sous analyse, le texte devient la chaîne de ses constituants. Les résultants de l'analyse sont de deux types, toujours discrets et répétés : les dérivés et les enchaînement de dérivés. À partir d'eux, l'analyse se dirige continuellement vers une plus grande discrétisation des dérivés et une catégorisation de plus en plus générale des enchaînements.

Cependant, pour qu'on dise qu'un enchaînement de constituants est un texte, il faut que cette chaîne soit sémiotique.¹¹ Comme explicité plus haut, pour qu'elle soit une sémiotique, une hiérarchie doit aussi être soumise à une analyse par mutation – ce qui en soi présuppose une analyse en deux plans. L'analyse syntagmatique découpe le texte dans les plus petits éléments permutable, lesquels seront ensuite soumis à l'analyse paradigmatique. Celle-ci les réunira en catégories et sous-catégories.

Ainsi, l'analyse syntagmatique s'occupe à découper le texte dans des unités plus petites qui gardent toutefois les mêmes caractéristiques que l'unité qui leur est supérieure. En d'autres mots, les unités de plus petite taille sont toujours des chaînes. L'analyse syntagmatique fait du texte un nouveau texte. L'analyse paradigmatique, par contre, opère des catégorisations. C'est de celles-ci qu'on obtient le système, c'est-à-dire, la langue. De cette manière, langue et texte configurent les résultats de l'analyse.

Pour qu'une chaîne de constituants soit un texte, il faut qu'elle ait un sens, au moins qu'elle soit perçue comme un objet discret, un constituant. Une fois soumis à l'analyse syntagmatique, le texte fait objet devient un texte, de façon que le texte absolu et indéterminé de départ soit transformé dans chaque constituant de la chaîne¹² et puisse donc former une pluralité d'objets. Vu que la chaîne a les propriétés des constituants – discrète, répétée et comparable –, le texte devient une variété. Le texte pluriel et varié se montre ainsi hétérogène (Badir, 2012, p. 20-21).

Par conséquent, le texte hjelmslevien est l'objet épistémologique, absolu et indéterminé, qui rend pos-

9. Strictement parlant, rien ne peut être dit à propos de la structure interne avant l'analyse. Voilà pourquoi le texte en tant que domaine se présente sans distinctions, non divisé en parties.

10. Pour une discussion de la notion de *mening*, traduit parfois par *sens*, parfois par *matière*, voir Badir (2014, p. 150-153).

11. Encore une fois, le texte est défini par Hjelmslev (2010[1975], Déf. 39) comme une syntagmatique d'une sémiotique dénotative.

12. Chaque constituant dans la chaîne est un texte : un livre est un texte ; un chapitre de ce même livre est aussi un texte ; le même peut être dit d'un paragraphe, d'une phrase et ainsi de suite jusqu'aux plus petits éléments permutable.

sible *a priori* l'appréhension d'un objet par l'analyse. Il est aussi la classe qui subsume tous les autres textes possibles (perspective paradigmatique), en plus d'être chaque chaîne et toutes les chaînes, de la totalité séparée en deux plans aux plus petits éléments permutable (perspective syntagmatique).

3 Identité

À présent qu'ont été définis de façon précise le texte et la langue selon la théorie sémiotique de Hjelmslev, nous pouvons revenir au problème qui nous occupe, c'est-à-dire chercher à déterminer le niveau de pertinence du phénomène répétitif. L'investigation repartira de la notion de dépendance,¹³ particulièrement dans l'analyse paradigmatique. Elle amènera à une réflexion sur l'identité et l'identification et, ensuite, à la configuration de la répétition dans la chaîne. Ce parcours d'investigation est, en somme, conduit en sens inverse de celui proposé dans le chapitre « Grands de l'analyse » des *Prolégomènes à une théorie du langage* (Hjelmslev, 1971 [1943] : 123-128), où on est censé partir de l'analyse syntagmatique, qui découpe la chaîne dans ses éléments minimums, puis entreprendre la déduction paradigmatique, afin d'obtenir les unités possibles de la langue. La répétition, pourtant, n'est ni un objet ni une fonction – éléments de base qui seront construits par l'analyse. Elle est, à ce stade de notre investigation, tout simplement la possibilité d'identité ou de similitude.

3.1 Ressemblance

Selon Hjelmslev (1971 [1943], p. 98) :

Dans les langues, ressemblances et différences appartiennent à ce que, avec Saussure, nous avons appelé la forme, et non à la substance qui est formée. [...] Le sens lui-même est inaccessible à la connaissance, puisque la condition de toute connaissance est une analyse, de quelque nature qu'elle soit.

Si précisément on part du niveau le plus simple et abstrait et qu'on commence à explorer la structure linguistique, il devient clair qu'une certaine récurrence est la condition de la sustentation de l'architecture de la langue. Par contre, pour la ressemblance mentionnée par Hjelmslev, de quoi s'agit-il ? Prenant la catégorie des phonèmes de la langue comme exemple, qu'est-ce qui garantit la ressemblance de ses intégrants ? Il n'est pas possible qu'il s'agisse de la matière sonore qu'ils

sont censés représenter. Sinon, la ressemblance n'appartiendrait pas au domaine de la forme mais à celui de la substance. Pour répondre à cette question, il faut d'abord passer par la notion de dépendance.

À la formulation saussurienne que dans la langue il n'y a que des différences, Hjelmslev (1971 [1943], pp. 35 et suiv.) rajoute la notion de dépendance. Celle-ci est, comme discuté plus haut, ce qui détermine les objets, c'est-à-dire qu'elle est la relation interne entre les parties d'une totalité et la classe immédiatement supérieure, laquelle fonde ces mêmes parties. Dans l'exercice hypothétique où l'exigence de la dépendance entre les parties serait dénouée, une division arbitraire de l'objet pourrait être potentiellement envisagée.

Selon le réalisme naïf, l'analyse devrait probablement se réduire au découpage d'un objet donné en parties, donc en de nouveaux objets, puis ceux-ci encore en parties, donc encore en de nouveaux objets, et ainsi de suite. Mais, même dans ce cas, le réalisme naïf aurait à choisir entre plusieurs découpages possibles. (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 36)

Les éléments obtenus de ce découpage aléatoire, tout simplement du fait qu'ils ne seraient pas en relation les uns avec les autres – autrement dit, qu'ils seraient en dépendance non homogène (Hjelmslev, 2010[1975], Déf. IV ; Badir, 2014, pp. 102-106) – ne forment pas un tout. Il ne serait pas possible de retrouver une connexion entre ces nouveaux objets ni de les rassembler pour reformer l'objet de départ.¹⁴ Ainsi, c'est plutôt la dépendance qui détermine les parties, qui découpe la substance : « une totalité ne se compose pas d'objets mais de dépendances, et [...] ce n'est pas sa substance mais bien les rapports internes et externes qui ont une existence scientifique » (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 37).

Dans ces termes, la différence traitée par Saussure est subordonnée à la dépendance. En d'autres mots, la dépendance qui existe entre les éléments de la langue permet de voir qu'il s'agit d'instances distinctes. S'il y a une dépendance entre les objets, cela signifie qu'ils ne sont pas identiques mais bien qu'ils sont nécessairement dans une relation. Donc, si l'analyse a réussi, c'est parce qu'il était possible de décrire le donné en tant qu'objet dans sa dépendance uniforme avec d'autres objets distincts. D'un autre côté, la dépendance crée aussi un terme commun. Si les éléments sont en relation de dépendance, c'est parce qu'il y a « quelque chose » qui les réunit dans la même catégorie et les rend à un certain point semblables. Cela reprend la question de la ressemblance, mais il faut insister sur le fait que la nature de ces traits est

13. La dépendance est un indéfini de la théorie hjelmslevienne – ici présumée (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 44). Ce cadre théorique admis, notre objectif n'est pas de chercher à la définir mais simplement d'examiner quelques concepts qui lui sont tributaires. La dépendance constitue donc le centre autour duquel tournera la discussion.

14. Cette reconfiguration d'un tout est la description du processus inductif, *i.e.* de synthèse. Malgré le fait que ce ne soit pas une procédure suffisante pour satisfaire les exigences de l'exhaustivité, elle peut « fournir un angle nouveau qu'il peut parfois être utile d'adopter pour les mêmes résultantes » (Hjelmslev, 1971 [1943], pp. 45-46). C'est dans ce sens-là que nous faisons appel à ce scénario inductif dans notre argumentation.

moins importante que l'analyse qui les a mis en évidence. La clé pour comprendre le pourquoi de ce fait réside dans la mutation discutée plus haut. Comme exemplifié par la preuve de la commutation entre *p* et *b* en français, la matérialité des traits est rendue indifférente pour la distinction des composantes : le trait de sonorité qui distingue ces deux phonèmes n'est pas pertinent en d'autres contextes. Cela prouve que c'est la relation structurelle entre les parties analysées qui établit leur valeur. Le caractère « aveugle » et strictement proportionnel de la preuve de la commutation élimine le facteur matériel et place la dépendance en premier plan.

La dépendance est un élément indéfini dans la théorie hjelmslevienne mais elle est une partie essentielle de la définition de l'analyse, laquelle, à son tour, crée les classes et ses composantes. L'identité serait, dans le cadre de l'analyse paradigmatique, moins une question de ressemblance substantielle de traits que la participation des membres dans un seul paradigme. À vrai dire, en fonction de la commutation et de son caractère « purement formel », la question de la ressemblance substantielle est rendue non pertinente pour l'étude des formes. La ressemblance et l'identité sont donc la participation des éléments à une classe. À travers la définition négative (basée sur la preuve de commutation), la valeur et la position relative des éléments dans le système sont établies. En accord avec le courant théorique de Louis Hjelmslev, cette conception d'identité nous libère de la contingence des objets matériels et nous insère dans l'économie générale de la structure sémiotique.

Par ailleurs, la libération de la contrainte matérielle des objets est une exigence du statut épistémologique que Hjelmslev accorde à sa théorie du langage. La théorie ne peut pas être déterminée par les données de l'expérience, dès lors que cela obligerait à déterminer ces données à leur tour. La détermination serait, dans ce cas, extralinguistique. En outre, dans le bref cadre esquissé plus haut, c'est plutôt la théorie qui détermine l'objet à partir de l'analyse. Le texte – donné empirique antérieur à toute analyse – n'est pas l'objet de la linguistique : « c'est bien à partir d'eux [des textes] que sont constitués ces *objets* [de la linguistique], mais leur spécificité ne peut être reconnue qu'une fois l'analyse réalisée. » (Badir, 2000, p. 30). C'est l'analyse ainsi qui fonde l'objet de la linguistique. Ce qui ramène à la formule saussurienne du point de vue qui crée l'objet. Hjelmslev accorde, de cette manière, un statut épistémologique particulier à la linguistique : elle n'est pas comme les sciences formelles

(par exemple, la mathématique) qui ne reconnaissent pas un objet empirique, mais elle n'est pas non plus comme les autres sciences empiriques, dont les objets sont définis par une autre science (les objets de la biologie, par exemple, sont déterminés par la chimie) (Badir, 2000, pp. 34-35). Cet aspect de l'épistémologie linguistique fait qu'elle soit en même temps empirique et immanente.

3.2 Identification

De retour à la question de l'identité, le premier tome de *Sémiotique* (Greimas ; Courtés, 1993[1979], p. 178) affirme : « Par opposition à l'égalité qui caractérise des objets possédant exactement les mêmes propriétés qualitatives, l'identité sert à désigner le trait ou l'ensemble de traits (en sémiotique : sèmes ou phèmes) qu'ont en commun deux ou plusieurs objets. » (nous soulignons). Il n'a pas encore été discuté si la répétition est une question d'égalité ou d'identité, dans les termes exposés en *Sémiotique*.¹⁵ En réalité, au début de cette section, nous avons ouvert la possibilité de considérer tous types d'approximation comme des instances de répétition. Pour ce qui concerne cette discussion, le scénario le plus ample possible sera pris en considération : toute identité, partielle ou totale, sera prise en compte. En tout cas, dans la citation de *Sémiotique*, les deux cas traitent d'une identification, totale ou partielle, de deux ou plusieurs objets. Les traits (sèmes et phèmes) mentionnés dans le cas de l'identité ne sont autre chose que les propriétés qualitatives de l'égalité. La différence entre l'une et l'autre est, comme déjà dit, une question de degré, c'est-à-dire d'extension de la ressemblance entre les objets.

Cependant, nous sommes partie d'une approche, non pas substantielle, mais résolument formelle. Dans le système que nous essayons d'esquisser, il est donc nécessaire de trouver une solution également formelle. Dans l'entrée « Identité » du deuxième tome de *Sémiotique*, Jacques Fontanille (1986, p. 109-110) traite l'identification comme une opération syntagmatique :

L'identification sera une opération, assumée par un observateur, consistant à reconnaître la cohérence des divers rôles successifs assumés par un même acteur, c'est-à-dire, en somme, à aspectualiser cet acteur et à réintroduire de la tension et de la continuité là où il n'y avait que discontinuité syntaxique. L'action d'identification suppose au minimum un jugement d'adéquation, portant sur au moins deux rôles, deux actants ou deux acteurs. Si ces grandeurs appartiennent à l'énoncé, on parlera d'identification énonciative ; si au moins une d'entre elles appartient à l'énonciation, on parlera d'identification énonciative.

15. Dans le sens courant, il ne semble pas y avoir une grande distinction entre ces deux termes. Les deux définitions du *Trésor de la Langue Française informatisé* (<http://www.cnrtl.fr/definition/>) font référence à une ressemblance qualitative. « Égalité » est défini, dans une de ses acceptions, comme « fait de ne pas présenter de différence de qualité, de valeur ». Tandis que pour « identité », on voit le suivant : « caractère de deux ou plusieurs êtres identiques (identité qualitative, spécifique ou abstraite) ». Dans une des acceptions « d'identité », il y a même une référence directe à « l'égalité » : « caractère de ce qui demeure identique ou égal à soi-même dans le temps (identité personnelle) ». Néanmoins, la division de *Sémiotique* demeure pertinente, même si elle ne l'est pas à ce moment de la discussion.

Dans cet extrait, Fontanille mentionne une procédure d'identification. Il ne vaut pas la peine, pour ce qui nous occupe, d'entrer dans les détails de la proposition ni de discuter les concepts comme observateur, acteur, aspect, etc. Nous ne décançons ici que ce qui peut éclairer le traitement recherché pour l'identité et l'identification et leur place dans la théorie. Ainsi, l'identification est vue en tant qu'*opération* où une cohérence est attestée entre deux ou plusieurs éléments divers. Ce que semble reconnaître le sémioticien français, dans les termes qui ont été avancés jusqu'ici, est la participation de ces éléments dans une même catégorie. En termes hjelmsleviens :

Pour satisfaire à cette exigence [que l'analyse conduite à des éléments en moindre nombre possible], on doit disposer d'une méthode qui permette, dans des conditions précisément fixées, de *réduire* deux grandeurs à une seule ou, comme on dit plus souvent, d'*identifier* deux grandeurs l'une à l'autre. (Hjelmslev, 1971 [1943], p.81)

Il s'agit, encore, dans ce cas-ci, d'une relation entre classes et composantes. Reprenons leurs définitions : la classe est un objet soumis à l'analyse et les composantes sont les objets enregistrés par une seule analyse comme étant dépendants de façon homogène de la classe et d'eux même de manière réciproque. En d'autres mots, il y a entre la classe et ses composantes une relation de dépendance homogène, c'est-à-dire une relation qui remplit les conditions de l'analyse. Par ailleurs, les grandeurs, mentionnées dans la citation plus haut, sont définies comme fonctionnelles qui ne sont pas des fonctions. Un fonctionnel, à son tour, est un objet qui établit une fonction avec d'autres objets, et une fonction est une dépendance qui remplit les conditions de l'analyse. Il découle de ces définitions que les grandeurs peuvent être et des composantes et des classes, c'est-à-dire des objets qui ne sont pas des fonctions. La relation dont il est question dans le passage cité plus haut extrait des *Prolégomènes* présente deux grandeurs qui sont identifiées à une seule. Ainsi, ce qu'affirme cette citation est qu'une dépendance est établie entre les grandeurs identifiées et la grandeur hiérarchiquement supérieure qui, à son tour, subsume les deux grandeurs attestées. Dans ce sens, il est possible d'affirmer qu'il s'agit ici d'une occurrence particulière de la relation plus générale entre composante et classe. En d'autres termes, la reconnaissance de la participation de certaines composantes dans leurs classes fait partie de l'opération d'identification.

Un autre aspect de l'identification en jeu dans la définition de Fontanille est la syntagmatique. Le sémioticien limousin traite de « rôles successifs », « continuité et discontinuité syntaxique », « énonciation » et « énoncé ». Ainsi, l'identification semble avoir lieu dans le flux syntagmatique. Ce même aspect se vérifie dans la suite de la citation de Hjelmslev (1971 [1943], pp. 81-82) :

Soit un texte divisé en phrases qui sont divisées en propositions, elles-mêmes divisées en mots ; si l'on dresse un inventaire dans chaque division, on pourra toujours constater qu'il y a en plusieurs endroits du texte la « même » phrase, la « même » proposition, le « même » mot : on peut donc dire que chaque phrase, chaque proposition et chaque mot apparaissent en plusieurs exemplaires. Nous dirons que ce sont des *variantes* de grandeurs qui sont, elles, des *invariantes*. [...] À chaque stade de l'analyse nous devons pouvoir inférer de variantes à invariantes au moyen d'une méthode spécialement conçue qui fixe les critères nécessaires pour une telle réduction.

La question de la syntagmatique est annoncée dans la référence aux divisions du texte, mais le jeu entre procès et système n'entre en question que quand la paire variante – invariante est aussi mentionnée. Les éléments obtenus à partir de l'analyse syntagmatique seront soumis à la preuve de commutation et seront, selon les termes de cette seconde analyse, variantes ou invariantes.

Pour qu'il soit une invariante, l'élément doit être distinctif. Les invariantes sont les corrélats qui maintiennent la relation entre une corrélation du contenu et une corrélation de l'expression. Quand la relation ne se tient pas, ils sont appelés variantes (Hjelmslev, 1971 [1943], p. 86).

Selon Hjelmslev, ces variantes peuvent toujours être réduites aux invariantes. D'après la définition de variante (Hjelmslev, 2010[1975], Déf. 56), elle est aussi une composante d'une classe. Si une relation hiérarchique se vérifie où les variantes sont des variantes d'une grandeur et que cette grandeur est une invariante, il doit être correct d'affirmer que la procédure d'identification décrite par Hjelmslev (1971 [1943], pp. 81-82) est aussi une instance de la relation entre classe et composante (Badir, 2000, p. 71).

Si, à partir des variantes l'invariante est retrouvée, il s'agit ici du système. L'identité reconnue entre les variantes nous amène à la classe. L'identité est donc un fait de la langue. La répétition, à son tour, est dans le texte. Dans la citation de Hjelmslev (1971 [1943] : 81-82), la procédure syntagmatique était décrite, aussi bien que la reconnaissance de la ressemblance qui existe entre les objets retrouvés dans différents points de la chaîne. Ainsi, l'occurrence d'éléments répétitifs a lieu dans la chaîne. Nous avons choisi d'appeler *identification* précisément la liaison entre ces deux instances. L'identification est ainsi l'opération qui associe les éléments semblables dans la chaîne.

Nous nous retrouvons à un carrefour : nous ne pouvons rien dire de plus à propos de la nature de cette opération d'identification, mis à part le fait qu'il y a une évidence de sa présence et qu'elle est nécessaire à la définition de la répétition. L'étude de la répétition fait voir qu'un lien s'établit entre les objets dérivés de la syntagmatique et ceux qui sont obtenus dans la dérivation paradigmatique. Néanmoins, à l'intérieur de

la théorie hjelmslevienne, tout ce que partagent ces deux dérivations sont les objets.¹⁶ Nous savons aussi que la paradigmatique est logiquement postérieure à la syntagmatique et que celle-là utilise, par conséquent, les objets obtenus par celle-ci à travers sa dérivation. Ainsi, l'identification sera par principe une opération paradigmatique de catégorisation des éléments fournis par la syntagmatique. Vu selon un autre angle, on dira que les catégories de la langue sont nécessaires à la reconnaissance de la similarité entre les éléments de la chaîne. Il faut que ce lien soit établi entre les formes manifestées et les catégories auxquelles les formes s'attachent.

Il a été pointé que la reconnaissance de deux éléments comme variantes d'une même invariante est un cas particulier de la relation entre composante et classe. D'un autre côté, l'identité entre deux éléments quelconques, comme deux phonèmes de la langue, est aussi une question de composante et de classe. Nous retrouvons ainsi la citation de Fontanille et les deux cas de répétition qui peuvent être conçus à partir de cet extrait. Dans une répétition partielle, la relation hiérarchique est présente étant donné que ce qu'il y a en commun entre les termes les rend soit invariantes dans une classe supérieure soit variantes d'une invariante. Mais le cas de l'identité totale y est aussi prévu, dès lors que toute occurrence d'un terme est potentiellement une nouvelle variante (Hjelmslev, 1971 [1943], pp. 106-108; Badir, 2000, pp. 70-71). Derrière toute cette réflexion théorique, il y a l'idée que chaque occurrence d'un terme – même les plus proches – ne répète pas parfaitement l'occurrence antérieure.¹⁷

4 La répétition dans la sémiotique hjelmslevienne

La discussion de cet article a commencé par la considération des conditions pour qu'un objet soit analysé en tant que sémiotique. Pour y arriver, certaines notions se sont révélées nécessaires : la dépendance, établissant une hiérarchie dirigée, et la mutation, proportion entre les éléments de deux classes qui garantie l'aspect purement formel de la structure. Cette conception a été prouvée centrale pour l'immanence de la théorie sémiotique, ce qui a évité le recours à la matérialité extralinguistique. Les mêmes critères définissant une sémiotique ont été employés pour le traitement de la répétition et, ainsi, sa place dans le système dessiné par Hjelmslev a pu être établie. De cette manière, on a évité les hésitations entre immanence et transcendance, forme et contenu, qui rendent oscillantes et

parfois imprécises les définitions de ce phénomène.

Un autre aspect de la sémiotique est le fait qu'elle se configure dans un complexe d'analyses, dans ce cas-ci, deux analyses qui visent le même objet. D'un côté, il y a la syntagmatique qui est le texte ; de l'autre, une paradigmatique qui est la langue. Basé sur cette différenciation, et avec le soutien de l'analyse formelle, l'*identité* a été placée au niveau de la langue, dès lors que l'identité dans le système hjelmslevien a à voir avec la relation des composantes et ses classes.¹⁸ Dans ces termes, l'identification de deux éléments est en fait la reconnaissance de leur appartenance à une même classe dans le système. Voilà pourquoi nous avons choisi de nommer *identification* le mécanisme de passage qui reconnaît dans la chaîne les éléments d'une même classe dans le paradigme. Du fait qu'il y a cette identification et qu'un lien est reconnu entre les éléments de la chaîne et leurs places dans le paradigme il est possible d'affirmer qu'une instance est de fait la répétition d'une autre. Cependant, la *répétition* elle-même se fait voir dans le texte.

On conclura de tout ceci que les catégories de la langue représentent une condition pour la répétition car sans elles la reconnaissance de la similarité entre deux termes ou deux chaînes serait impossible. Sans les catégories de la langue, chaque nouvelle chaîne serait unique et n'aurait pas de relation avec les autres productions vocales (ou avec n'importe quel moyen de production d'intention communicative). En dernière instance, il serait impossible de les considérer comme production de parole, étant donné que celle-ci n'est que la manifestation d'une langue. Si elle ne manifeste pas une structure, il ne s'agit pas d'une parole. Elle n'est que du bruit.

Pour finir, nous avons vu que le texte hjelmslevien est ambigu. Suivant Badir, nous avons identifié trois notions de texte : le texte épistémologique (texte universel, condition même de l'approche des objets sémiotiques) ; le texte général (catégorie qui subsume tous les textes réels ou potentiels) ; et les textes particuliers. Si cette définition multiple du texte est adoptée, il faut reconnaître la place de la répétition dans la dernière des trois instances. En d'autres mots, si la reconnaissance d'une répétition implique que des constituants soient isolés pour que ce soit possible, par la suite, de les réunir dans une même catégorie, il faut supposer que la répétition soit dans la chaîne analysée.

Nous croyons ainsi avoir rencontré une première délimitation du phénomène sous étude. Les paradigmes qui garantissent la reconnaissance de la répétition se trouvent dans la langue bien que la répétition elle-même ne puisse être attestée que dans un texte. ●

16. Nous avons vu dans la définition de sémiotique que le texte est et l'objet de la syntagmatique et celui de la paradigmatique.

17. Ce type de variante reçoit le nom de variété dans la théorie glossématique (Hjelmslev, 1971 [1943], pp. 103-108).

18. Voir aussi Badir (2014, pp. 118-119) à propos de la relation entre la similarité nécessaire à l'établissement de la valeur et l'analyse « descendante » fondée dans la dépendance uniforme.

Références

Badir, Sémir

2014. *Épistémologie sémiotique*. Paris : Honoré Champion,.

Badir, Sémir

2012. « Le texte : Objet théorique, objet empirique ». In : Jeanneret, Yves ; Meeüs, Nicolas. *Que faisons-nous du texte ?* Paris : PUPS, pp. 11-22.

Badir, Sémir

2000. *Hjelmslev*. Paris : Belles Lettres.

Fontanille, Jacques

1986. « Identité ». In : Greimas, Algirdas Julien ; Courtés, Joseph. *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Tome 2. Paris : Hachette.

Frédéric, Madeleine

1985. *La répétition : Étude linguistique et rhétorique*. Tübingen : Niemeyer.

Greimas, Algirdas Julien ; Courtés, Joseph

1993[1979]. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Tome 1. Paris : Hachette.

Hjelmslev, Louis

1971[1943]. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Traduction par Una Canger. Paris : Éditions de Minuit.

Hjelmslev, Louis

2010[1975]. *Résumé d'une théorie du langage*. Traduction, édition numérique et introduction par Alain Herreman. Rennes. Disponible sur : <http://resume.univ-rennes1.fr/>.

Données pour indexation en langue étrangère

Lindenberg Lemos, Carolina
O lugar da repetição na semiótica hjelmsleviana
Estudos Semióticos, número special (2017)
ISSN 1980-4016

Resumo: *O estudo aqui proposto se insere numa pesquisa mais ampla que busca estabelecer as condições formais para a inserção da repetição nos quadros da investigação em semiótica. Um primeiro passo no sentido dessa integração reside em atribuir o lugar da repetição na semiótica hjelmsleviana. Para tanto, lançamo-nos primeiramente numa revisão das noções de semiótica e texto em Hjelmslev (e segundo a interpretação que lhes atribuiu Sémir Badir) a fim de situar a discussão proposta em relação aos níveis hierárquicos propostos pelo linguista dinamarquês. Retomamos, em seguida, a noção de dependência para definir a identidade, que está na raiz dos elementos repetitivos e pudemos assim nos despojar de todos os traços materiais que normalmente se associam ao sentido corrente dessa concepção. Em seguida, passamos investigar a possibilidade de conceber a identificação como uma operação sintagmática. Demonstramos assim de que maneira esses dois percursos - da definição de identidade e da concepção de identificação - nos permitiram concluir que a repetição se faz presente no texto, mas está em estrita dependência das categorias da língua.*

Palavras-chave: *repetição; identificação; dependência; língua; texto*

Pour citer cet article

Lindenberg Lemos, Carolina. La place de la répétition dans la sémiotique hjelmslevienne. *Estudos Semióticos*. [En ligne] Disponible sur: (www.revistas.usp.br/esse). Éditeurs du numéro: Valeria De Luca et Carolina Lindenberg Lemos. Numéro special, São Paulo, novembre 2017, p. 18-29. Consulté le "jour/mois/année".